



LA FABRIQUE DU GENRE PLASTIQUE

RENCONTRE AVEC JEAN-LUC VERNA

Jean-Luc Verna s'est beaucoup confié sur son adolescence sulfureuse, sa pratique du dessin ou encore sa passion pour certaines icônes rock. Toujours remarquée, l'identité visuelle de ce touche-à-tout est pourtant rarement commentée. Nous avons donc choisi de l'interroger sur la fabrique du corps, dans son double régime cosmétique et plastique.

Texte : [Alain Berland](#)

Photographies : [Louis Canadas](#), pour *Mouvement*

En 2000, la projection dans les centres d'art du film *Body Double X* fit sensation. Il s'agissait du remake de *L'important c'est d'aimer* réalisé 25 ans plus tôt par le cinéaste baroque Andrzej Zulawski. Un long métrage que le plasticien Brice Dellsperger s'appropriera dans son intégralité, reprenant méthodiquement chaque plan et confiant les rôles à un artiste capable, à lui seul, d'incarner tous les acteurs du film original : de Jacques Dutronc à Romy Schneider en passant par Fabio Testi, Klaus Kinski et bien d'autres. Son interprète, Jean-Luc Verna, tout à la fois masculin et féminin, perruqué et maquillé, en talons ou en rangers, en robe ou en pantalon, extraordinaire choc visuel, toujours crédible, toujours émouvant, matérialisait toutes les identités en figurant un bloc de sensations improbables.

Cette incroyable capacité à être multiple et là où on ne l'attend pas, dans l'art comme dans la vie, provient de loin. D'un passé douloureux relaté dans de nombreux entretiens et articles, mais aussi d'amitiés avec d'autres artistes à forte personnalité comme Michel Blazy, Jean-Luc Blanc ou Bruno Pelassy, quand il était à Nice, étudiant à la Villa Arson. Depuis, Jean-Luc Verna a été tour à tour et parfois en même temps : dessinateur, performeur, acteur, danseur, chanteur, metteur en scène, pédagogue, photographe.

Il reste un artiste multiple, en recherches et en transformations perpétuelles dont son corps garde trace. Ses rencontres marquantes, il les inscrit sur sa chair, à l'exemple de celle avec ses galeristes, Florence Bonnefous et Édouard Merino ou avec la chorégraphe Gisèle Vienne dont il a tatoué le nom sur son omoplate en gage d'amitié éternelle.

Un corps impudique et extravagant, souvent mis à nu, toujours mis en scène, qui claque comme un coup de fouet qui séduit ou révolte, moulé et donc plastique dans ses vêtements serrés, percé, couvert de tatouages, glabre, maquillé, musculeux. Un physique d'aujourd'hui qui lutte perpétuellement contre les avancées de l'âge, celles des rides, des taches, des affaissements musculaires, des dépôts graisseux. Mais surtout un corps queer qui remet en cause la binarité des identités de genre. « *Je ne suis pas du genre masculin ni du genre féminin... mais du genre plastique* » écrivait l'artiste dans le catalogue de l'exposition *Maîtres du désordre* (Quai Branly, 2012). C'est ce corps « *cocktail de choses qu'il n'est pas de bon ton de convier dans le même récipient* » que nous avons souhaité explorer. Ce corps que l'artiste soumet aux contraintes d'un double régime cosmétique et plastique à l'aide d'une somme d'artifices convoqués à chaque instant, pour transcender la vérité

de la chair en beauté factice, tout en protestant contre les hiérarchies culturelles. Le tout avec suffisamment de distance et d'humour pour nommer chacune de ses expositions du même titre : *Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé?* – Non.

Plastique

« Mon corps est traité comme mes dessins, ma pratique artistique principale. Je l'éprouve beaucoup, je le corrige et le rehausse, je le tiens, je le lâche alternativement et il peut même faire palimpseste. Aujourd'hui j'ai de plus en plus de périodes d'ascèse. Je suis passé par tellement de corps différents que j'essaie d'avoir le moins d'amplitude possible en utilisant tous les régimes imaginables. Longtemps, la façon de gérer mon corps passait par l'absorption de toutes les drogues disponibles, dans un projet de vie aléatoire et rock'n'roll. Je pesais 70 kilos dans les périodes de prise d'amphétamines et je pouvais atteindre 110 kilos dans les moments d'obésité. Il y a peu de temps que je ne suis plus polytoxicomane, que j'ai adopté une vie saine. De toute façon, je ne suis jamais dans l'hystérie du contrôle total même si parfois j'envie ceux qui y sont. Et comme la nature n'est pas de mon côté, je dois sans cesse lutter, composer avec les aléas de la vie car je ne suis jamais et nulle part dans la régularité. C'est encore une fois comme pour le dessin, il y a des périodes où j'arrête pour faire autre chose. Parfois je suis comme un bon petit soldat et je tiens mon corps pendant un long moment pour qu'il soit le plus léger à porter et le plus facile à habiter, et quelquefois, à la défaveur d'un mauvais coup, je baisse la garde. Ce n'est jamais le domaine artistique du moment qui dicte la ligne, c'est en fonction de ce que je peux. Même s'il est certain qu'être sur le plateau pour la chorégraphe Gisèle Vienne alors que l'on a dix kilos de trop entraîne des conséquences.

Dans la série de projections photos que je montre au Mac Val, je dévoile les mouvements de mon corps depuis 16 ans, vus par différents photographes. Il a subi la chirurgie esthétique, la liposuccion des hanches, les pommettes repulpées, la retouche des yeux et puis des cures diverses que ce soit la prise de stéroïdes pour prendre de la masse musculaire ou encore l'absorption d'hormones de croissance. Pour travailler mon corps, je vais à la salle de gym, j'aime les courbatures et la sueur. C'est une routine et quand j'en ai les moyens, je prends un coach.

J'ai beaucoup pratiqué la danse en boîte de nuit, mais depuis que je ne prends plus de drogue et d'alcool, je n'y vais plus car je m'emmerde à écouter les conversations décousues de ceux qui en prennent. Cependant, je ne suis pas dans une lutte désespérée pour paraître plus jeune car j'admets que mon corps est plus fort que moi. On peut dire que j'habite mon corps et qu'il m'accompagne avec plus ou moins de bonheur.

Cosmétique

« J'ai commencé à me maquiller à l'époque postpunk dès que j'ai quitté le domicile de mes parents. Depuis je le fais chaque jour et je ne sors jamais sans fard. Évidemment les curseurs sont maximisés pour la scène et minimisés pour la rue, car en France un homme maquillé est toujours suspect.

J'ai réalisé moi-même mon premier tatouage à l'âge de 15 ans. Après c'est devenu exponentiel, au fur et à mesure que j'ai gagné ma vie, que je voyageais et que je souhaitais garder sur la peau les souvenirs de mes expériences. Cela peut aussi être décoratif, comme ceux qui ornent mon visage et qui composent une sorte de voilette, une mantille qui me permet de supporter le vieillissement. Aujourd'hui comme mon capital de capacité à supporter la douleur diminue, j'en fais un peu moins. Il me reste quelques endroits qui ne sont pas tatoués parce que je suis de plus en plus douillet. J'ajoute que le tatouage n'est pas ma religion, c'est une chose utilisée par goût ou par nécessité, réalisée par le même tatoueur depuis 12 ans. Je possède aussi quelques piercings mais c'est une pratique moins intense.

(suite p.16)

Les seules fois où j'arrive à être élégant, c'est quand je suis nu. J'habite trop le vêtement pour lui faire dire des choses, ce qui est antinomique avec la notion de mode

Accessoires

« Je crée aussi des accessoires corporels. J'ai réalisé des cockring de verre avec les professionnels du Centre international d'art verrier de Meisenthal et chacun d'entre eux a le nom d'un danseur auquel je rends hommage comme Dupont, Galvan ou encore Chaignaud.

Je prépare aussi une sculpture à base de plugs anaux nommée *La traine de veuve* pour l'exposition au Mac Val. C'est-à-dire que je fais d'objets contraignants qui servent la performance sexuelle, des outils de parade, tout en ayant une dimension esthétique et sportive qui rejoint la danse. J'aime faire des objets visuels, possiblement beaux, de choses qui restent normalement dans le secret de l'alcôve. Mais ce sont toujours des objets désactivés, jamais portés. J'ai créé des gants pour le gantier Causse, des broches, des tee-shirts en toutes petites séries aussi, que je considère comme des petites sculptures portables. C'est ainsi que j'ai transformé mes dents en bijoux en les faisant recouvrir de métal argenté.

Je n'ai pas de rapports avec la mode, je m'habille toujours de la même façon depuis 30 ans et les seules fois où j'arrive à être élégant, c'est quand je suis nu. J'habite trop le vêtement pour lui faire dire des choses, ce qui est antinomique avec la notion de mode.

Politique

« Je ne souhaite pas avoir un corps gay, ni pornographique, je n'admets pas la dictature que cela suppose. Je ne veux pas ressembler à une bite en érection, ou avoir le corps de l'industrie, je veux avoir un corps élastique. J'ai un corps extrêmement gynoïde potentiellement transgenre, jamais totalement masculin, jamais totalement féminin. C'est aussi pourquoi je joue avec les zones de pilosité. Je fais tout cela sans en faire un cheval de bataille. C'est sans idéologie, sans l'autorité du militant. Je fais simplement des propositions très ouvertes pour que chacun puisse entrer en résonance s'il le souhaite.

Ma vue est de plus en plus floue et je la considère comme un bon outil qui m'autorise à voyager dans un brouillard définitif afin d'échapper à la laideur de mes contemporains. Cela me permet d'aller dans la rue sans voir les gens qui me regardent et c'est un autre voile que celui de mes tatouages. Elle me permet de fuir tous ceux que j'incommode, comme les identitaires, les gens de la Manif pour tous, les gays intégristes, les homophobes, etc. Mon identité visuelle porte une multitude d'informations, je serai toujours l'ennemi de quelqu'un » •

Alain Berland

> Jean-Luc Verna, *Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ?* - Non, jusqu'au 26 février au Mac Val, Vitry-sur-Seine



